

TOME I. — 1re ANNÉE

RECUEIL LITTÉRAIRE

Religion. — Histoire. — Économie sociale.
Littérature. — Sciences.
Beaux-Arts. — Bulletin bibliographique.

3e LIVRAISON. — 10 MAI 1891.

M. Victor de Laprade.....	CHARLES SIMOND.
À ma Sœur.....	HECTOR D'HAUGRY.
Le Bonnet de Ste-Catherine.....	MARIE LAURE.
Le Sphinx.....	P. J. GIRARD.
Honneur.....	***
Soir.....	MISS E. EIGHTONE.
Pensées Automnales.....	PIERRE BÉDARD.
À un Enfant.....	VICTOR DE LAPRADE.
Le Cinetière.....	J. B. CHATRIAN.
Vie de Jésus-Christ.....	R. P. DIDON.
Bulletin Bibliographique. — Notes.	

GRAVURES :

M. Victor de Laprade.
Honneur.

Directeur : **PIERRE BÉDARD**

MONTREAL

Imprimerie Greuter, 3207 Rue Notre-Dame.

PRIX : 10 CENTIMS.

RENSEIGNEMENTS

Le RECUEIL LITTÉRAIRE est bi-mensuel et paraît par livraisons de 24 pages, renfermant en outre un portrait et une splendide gravure de fantaisie.

Les prix de l'abonnement sont :

POUR LE CANADA	POUR L'ÉTRANGER
Un an.....\$2.00	Un an.....12 frs
Six mois.....\$1.00	Six mois.....6 frs
Quatre mois.....70 cts	Quatre mois.....4 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.

Notre revue n'est pas une spéculation. Si nous recevons du public un encouragement suffisant, nous augmenterons le nombre de pages sans augmenter le prix de la souscription.

Aucun travail ne sera admis s'il n'est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signataires des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention, dans le Bulletin Bibliographique du RECUEIL LITTÉRAIRE des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce a long terme se traite à forfait.

Une annonce dans une revue offre beaucoup d'avantages. Le journal aussitôt lu, se déchire ; une revue se prête, se garde, et devient ainsi un agent précieux de réclame.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à **M. PIERRE BEDARD, 192 RUE SAINT-HUBERT, MONTREAL.** Téléphone Bell 6363. Boîte Poste 1436.

L. A. BERNARD, Pharmacien

Autrefois chez R. J. Devins.

Les communautés religieuses, les médecins et le public trouveront à sa pharmacie les différents produits chimiques et les préparations pharmaceutiques en général.

Les ordonnances des médecins ne sont préparées que par des licenciés en pharmacie.

1882, RUE SAINTE-CATHERINE, 1882

DÉPOT DE SANGSUES POUR LA PROVINCE

JOSEPH LAMOUREUX

MARCHAND TAILLEUR

No 1601 RUE SAINTE-CATHERINE

W. LAMOUREUX, - MARCHAND DE CHAUSSURES

1599 RUE SAINTE-CATHERINE

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

- BUREAU -

1582 Rue Notre-Dame

MONTREAL.

Résidence : 109 rue Saint-Hubert.

EDMOND HARDY

ÉDITEUR ET IMPORTATEUR DE MUSIQUE

FOURNISSEUR - DES - PENSIONNATS - CATHOLIQUES

Musique pour tous les instruments

Seul agent pour les célèbres instruments de Fanfare et d'Harmonie de la
Maison C. MAILLON de Londres et Bruxelles

1615 Rue Notre-Dame, Montreal

J. ALCIDE CHAUSSE, Architecte

No 1541 Rue Sainte-Catherine, Montréal

Téléphone Bell 6930



La Chevelure, c'est la Santé!

Le **REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE** nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il empêche la chute des cheveux et en active la croissance.

Le **REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE** est une lotion douce et rafraîchissante, sans égale comme pommade et convenant particulièrement aux enfants.

Le **REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE** n'est pas une teinture, c'est un stimulant et un tonique. Cette préparation est de plus exempte de tout produit chimique dangereux ainsi que l'atteste un grand nombre de témoignages des meilleures autorités médicales. Chez tous les pharmaciens, 50 cts. la bouteille.

S. LACHANCE, seul propriétaire.

1538 ET 1540 RUE STE-CATHERINE, MONTRÉAL.

ETUDES ET RECITS, par P. J. Bedard

Préface par R. TREMBLAY

PRIX BROCHÉ, - 30 CENTIMS.

Ce volume, édité avec goût par la Maison G. A. & W. Dumont, est le recueil de tout ce que l'auteur a parsemé dans les revues et journaux du Canada depuis 2 ans. Il contient des articles très intéressants.

En vente chez CADIEUX & DERÔNE, BEAUCHEMIN & FILS, GRANGER FRÈRES et G. A. DUMONT.

ETABLÉ EN 1867

L. C. de **TONNANCOUR**

MARCHAND TAILLEUR

8 RUE SAINT-LAMBERT, MONTREAL

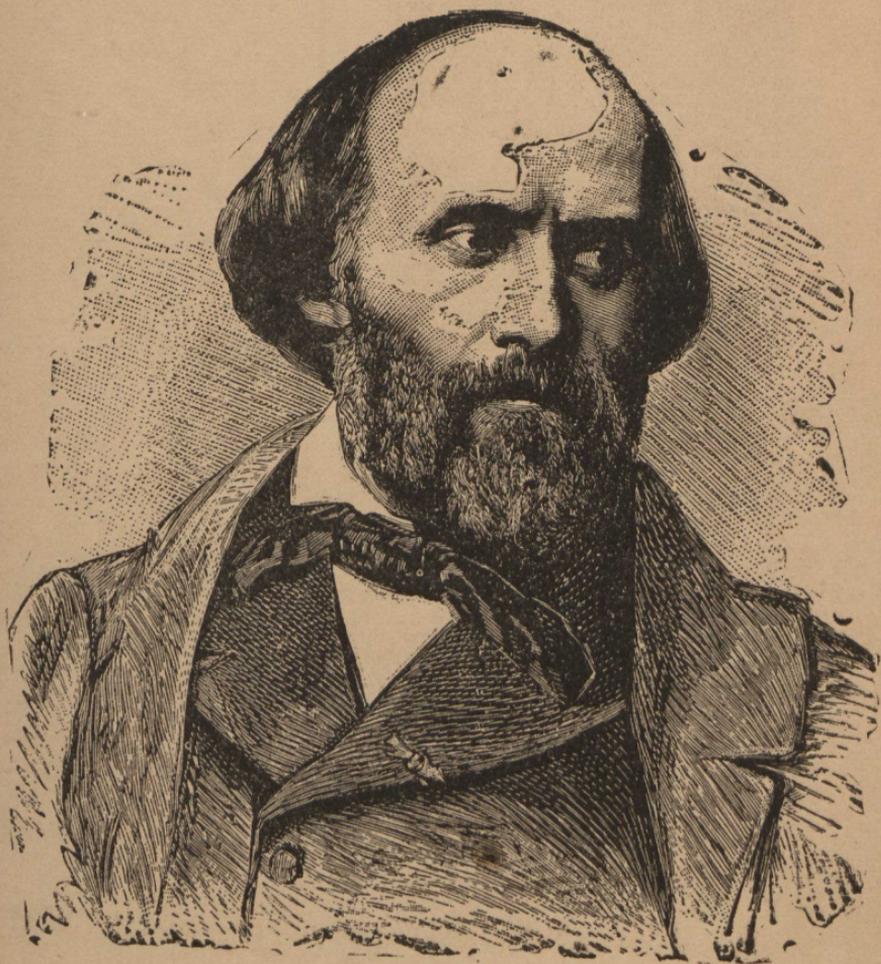
Toujours en Magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de patrons les plus nouveaux.

FERRONNERIE

POUR BATISSES, COUPELLERIE, OÙTILS DE MENUISIERS
SCULPTEURS, MAÇONS, BRIQUETIERS

Ainsi que l'assortiment le plus complet et le plus nouveau de FOURNITURES
DE MAISON chez

L. J. A. Surveyer, 6 Rue St-Laurent



M. VICTOR DE LAPRADE

M. VICTOR DE LAPRADE



ARIN Victor Richard de Laprade naquit à Montbrison, dans le pays du Forez, le 13 janvier 1812. François Coppée nous a dépeint son enfance : « La famille, une famille de cadets, déjà médiocrement pourvue avant 89, est absolument ruinée ; elle ne possède plus guère que la vieille maison, débris d'une demeure seigneuriale, avec sa tourelle d'angle et son mur où les saxifrages détruisent, en les fleurissant, quelques vestiges d'anciens ornements sculptés. Le père, médecin comme l'aïeul, est loin d'être encore devenu le professeur de clinique, qui fera plus tard de savants élèves à l'école de médecine de Lyon ; à l'heure qu'il est, il ressemble beaucoup au bon docteur de *Pernette*. C'est un praticien de province, qui va, dès le matin, visiter ses malades, au trot d'une jument paysanne. La mère et l'aïeule consacrent les longues heures de la journée aux soins du logis, mais surtout au nouveau-né. Quand le ciel sourit, elles l'emportent dans la campagne qui est toute proche, au bout de quelque ruelle solitaire. On fait halte bientôt, sur la lisière d'un bois, devant un large horizon. Là, l'enfant se roule dans l'herbe, essaie ses premiers pas, sous les chênes, tourne vaguement ses regards du côté des âmes lointaines. On ne revient qu'au coucher du soleil pour le repos du soir, et lorsque le père rentre à son tour et présente à la jeune femme une poignée de fleurs alpestres qu'il a cueillies en conduisant son cheval par la bride, le long d'un chemin escarpé, la mère les pose en souriant sur le berceau du petit garçon endormi déjà, et le futur poète des sommets respire jusque dans ses premiers rêves l'enivrant et salubre parfum des montagnes. » Ces premières impressions, presque toujours décisives sur les natures d'élite, se gravèrent profondément dans son cœur, et les tableaux qui charmaient alors son regard ne s'effacèrent jamais de sa pensée.

Envoyé de bonne heure au lycée de Lyon, il y fit d'excellentes études. Les poètes helléniques, les moralistes, les métaphysiciens l'attiraient de préférence. Cependant la vie de collège, si différente de celle qu'il avait menée en pleine liberté, donnait une teinte de tristesse à son caractère. Il ne pouvait s'accoutumer à être enfermé entre de vieux murs noirs et mornes après avoir contemplé l'azur du ciel. Le découragement envahit sa jeune âme, et s'il n'avait rencontré des amis dévoués, des conseillers

éclairés dans ses professeurs, son avenir aurait peut-être été compromis. La raison l'emporta heureusement dans cette lutte. Ses classes achevées il fit son droit et fut reçu avocat.

Un voyage en Savoie et en Suisse, aux vacances de 1838, lui révéla cette nature alpestre avec cette vision claire des sommets qu'aucun observateur n'avait saisie à ce degré d'intensité avant lui. Il en revint transfiguré. Dès cette heure, il sentit sa vocation poétique et la suivit. Ses premiers vers parurent dans des feuilles locales. La critique le remarqua et son nom se répandit vite dans le monde des lettres. La pléiade littéraire de l'époque l'accueillit et la *Revue des Deux Mondes* seconda ses débuts, qui furent encouragés par un public d'élite. En 1839, il fit paraître à Lyon les *Parfums de Madeleine* et l'année suivante la *Colère de Jésus*. Dans ces deux volumes s'accuse déjà sa prédilection pour les sujets religieux et philosophiques, ainsi que l'influence de Balanche, d'Edgard Quinet, de Pierre Leroux, dont il lisait assidûment les œuvres en inclinant vers leurs théories panthéistes. Ce que l'on se plaisait à louer en lui, c'était la grande allure de son vers ferme et sonore, dont l'harmonie rappelait la muse d'André Chénier et dont la forme était moins ondoyante que celle de Lamartine, quoiqu'elle eût autant d'éclat. Sa gracieuse allégorie d'*Eleusis* lui conquit bien des cœurs. *Psyché*, dont la première édition date de 1841, et qu'il reprit plus tard en 1860, attira l'attention sur son talent. « C'est, dit Cuviller-Fleury, le poème de l'âme. Le poète est encore plein d'idées mythologiques, mais il est déjà croyant, sa lyre est païenne, son cœur est chrétien. »

Cependant il n'obtint, pour la première fois, de succès retentissant qu'avec ses *Odes et Poèmes* qui furent publiés vers la fin de décembre 1843. Plusieurs des pièces contenues dans ce recueil excitèrent un véritable enthousiasme ; telles sont *Hermia*, la *Mort du chêne*, la *Terre*, *Alma Parens*, le *Bûcheron*. Le poète entre en communion intime et profonde avec les forces et les beautés de la nature, et traduit ses extases, ses émotions dans un langage magnifique. Huit ans après ce triomphe littéraire, il donna en 1852 ses *Poèmes évangéliques*, puis en 1853 ses *Symphonies*, qui sont ses chefs-d'œuvre. Dans l'entretemps, il avait été nommé professeur de littérature à la Faculté de Lyon. Il occupa cette chaire de 1849 à 1861, et vit se grouper autour de lui toute la jeunesse de son temps. « Les *Poèmes évangéliques*, dit M. François Coppée, prouvèrent que le besoin de solitude du poète avait été sans danger pour sa foi chrétienne, que le démon du doute n'était pas venu le tenter dans ses retraites de désert, et qu'il n'y avait pas été pris, comme les gymnosophistes de l'Inde, par le dégoût de la vie et les vertiges du

néant. Maintenant, c'est Dieu, toujours Dieu qu'il adore dans la nature ; il garde pour elle le même ardent amour ; mais sous toutes les apparences, il ne cesse de voir distinctement l'idéal divin ; il lui emprunte des symboles ; mais à l'imitation de celui qui parlait si délicieusement sur la montagne, du lys des champs et des oiseaux du ciel. De par son pouvoir de magicien lyrique, il prête une voix aux glaciers et aux torrents, il anime les chênes et les roses ; mais toute cette symphonie n'éclate que pour la grande gloire du maître vivant et créateur, et monte tout droit vers le ciel. » Un autre critique, M. Armand de Pontmartin, s'exprime ainsi sur les *Symphonies* : « Le poète associe la nature, les champs, l'*Alma Parens* non plus aux rêveries, aux chimères, aux inquiétudes de l'homme, à des révoltes contre ses semblables, contre Dieu et contre lui-même, à son dédain sur les vraies et laborieuses conditions de son passage en ce monde, mais à ses rapports les plus directs, les plus pratiques avec son créateur et sa conscience, avec le ciel et la terre. » L'Académie française décerna le prix Monthyon aux *Symphonies*. Trois ans après, en 1858, elle ouvrait ses portes au poète et lui donnait le fauteuil vacant d'Alfred de Musset. Vitet, qui répondit à son discours de réception, caractérisa la note dominante de l'œuvre du nouvel académicien : « S'il me fallait, dit-il, indiquer d'un mot ce qui vous distingue en poésie, je dirais que vous portez dans l'idylle le souffle et la grandeur épiques. » D'autres l'ont appelé « le Virgile des sommets », et c'est bien la marque propre de son superbe talent qui, en certaines circonstances, fut voisin du génie. Les *Idylles héroïques* qui parurent en 1858, confirmèrent ces opinions. Vinrent ensuite les *Voix du silence* en 1865, *Pernette* en 1868, et les *Poèmes civiques* en 1874. A ces diverses œuvres poétiques il faut ajouter un grand nombre de volumes en prose, le *Sentiment de la nature*, l'*Education homicide*. « Quand, dit un biographe récent, l'heure sonna où les envahisseurs arrivèrent, si l'âme de Laprade ne fut point surprise de ce qu'elle avait prédit et comme prophétisé, elle ne souffrit pas moins de poignantes angoisses ; puis, malgré les défaites et les désastres, elle jeta à ceux que le nombre a écrasés mais non définitivement vaincus, ce cri superbe d'espérance et de ralliement à la France. » N'oublions pas le *Livre d'un père*, suite de courts et charmants chefs-d'œuvre où Laprade nous montre toute la naïveté et la suavité de sa tendresse pour l'enfance.

Le 13 décembre 1883, Victor de Laprade mourut pieusement à Lyon après une longue et cruelle agonie de plusieurs années. La postérité s'est souvenue de lui. La statue qu'on vient de lui ériger en est le témoignage.

CHARLES SIMOND.

A MA SŒUR

Dis-moi donc, ô ma sœur, dis pourquoi tu nous quittes,
Lorsque nous aimions tant à te voir parmi nous ?
Dis-moi pourquoi ton âme a franchi les limites
De ce monde où sur toi veillait un tendre époux ?

Pourquoi sitôt t'enfuir ? A la fleur de ton âge,
A l'heure où l'on t'offrait la coupe du bonheur
Pourquoi désertes-tu le gracieux bocage
Où la vie apparaît avec tant de splendeur ?

Celui que ton amour avait choisi pour guide,
Pourquoi briser son cœur par ce douloureux deuil ?
L'avenir lui montrait dans un prisme limpide
Le bonheur et la joie, il n'a plus qu'un cercueil.

Et tu ne songeais pas à la douleur profonde
Que causerait ta mort à tous ceux qui t'aimaient ?
Pourtant c'était déjà chez les tiens la seconde,
Car ta mère était morte : avec toi tous pleuraient.

Mais tu ne voulus pas plus longtemps lui survivre,
Tu croyais voir d'en haut qu'elle tendait les bras
Pour t'appeler à elle ; et tu voulus la suivre
Au céleste séjour où l'on ne souffre pas.

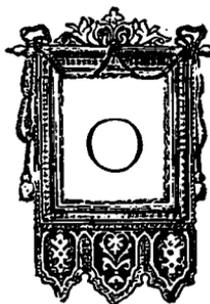
Eh bien ! nous avons tort de te trouver cruelle,
Et nous serions ingrats de pleurer ton bonheur :
Tu rejoins notre mère, et tu vas avec elle
Implorer pour nous tous le divin Rédempteur.

Et tu n'oublieras pas celui dont ta tendresse
Comme un point lumineux éclairait l'avenir ;
Car tu n'ignores pas qu'il est dans la détresse,
Tu sauras, j'en suis sûr, du ciel le soutenir.

HECTOR D'HAUGRY.

Montréal, avril 1891.

LE BONNET DE STÉ-CATHERINE



On me demande de collaborer à une revue littéraire et scientifique, le RECUEIL LITTÉRAIRE. Je serai là, me dit-on, en compagnie de MM. L. Fréchette, P. LeMay, R. Tremblay, etc., etc... C'est trop d'honneur vraiment ; aussi vais-je me voiler comme les femmes d'Orient, tant le voisinage de ces messieurs m'intimide...

Je devrais débiter par une étude sérieuse, et pourtant, j'ai une terrible envie de rire et de vous égayer. Que voulez-vous ? Il faut un soleil de printemps dans mon pauvre cerveau. Vous me passerez-vous bien de vous parler de mon humble personnalité, vu mes bonnes intentions ?

Apprenez-le donc, mes chers amis, je porte sur mes frêles épaules, depuis hier, le fardeau de vingt-cinq ans. Et c'est lourd à porter seule, allez ! j'ai coiffé le traditionnel bonnet de Ste-Catherine. Et, comme je suis une vieille fille coquette, je me suis fabriqué le plus joli bonnet du monde. Ce ne sont que flots et ruches de dentelles. Et, là-dedans j'ai tout simplement l'air d'une enfant au berceau. Quelle dérision !... On m'embrasse en conséquence. C'est si gentils les petits enfants, — et je me laisse faire naturellement.

Je m'achemine vers le pays des célibataires en chantant tristement avec le poète :

« Que vous ai-je donc fait, ô mes belles années, pour avoir fui si vite »...

Les sentiers de ce pays sont déserts ; je pourrai, sans craindre la raillerie, verser tout à mon aise les larmes de mon pauvre cœur ridé. Je n'ai malheureusement pas de bonne étoile, moi. L'astre qui préside à ma destinée est une comète à longue queue chargée à balle comme un pistolet, et qui prend plaisir à exterminer mes projets. L'idée est superbe n'est-ce pas ? Depuis qu'elle m'est venue, je l'ai peut-être redite cinq ou six fois.

Vous ne riez pas ? Riez vous dis-je ! vous ne me manquerez pas et vous ne ferez de peine à personne. Il fait si bon de rire.

“ J'aime le rire

“ Non le rire ironique aux sarcasmes moqueurs ;

“ Mais le doux rire honnête, ouvrant bouches et cœurs,

“ Qui montre en même temps des âmes et des perles. ”

VICTOR HUGO.

Le rire sans malice, sans ironie, dilate le cœur, infiltre du courage, n'est-ce pas vrai ? Après avoir pris une sainte récréation, ne vous sentez-vous pas plus dispos, plus forts pour reprendre votre rude tâche ? Quelle qu'en soit l'apparence la tâche de chacun est toujours rude en réalité. — Après avoir ri à propos de mille riens, mille folies. — Saintes folies puisqu'elles nous préservent de souillures. — N'êtes-vous pas plus aptes à comprendre les choses abstraites, plus disposés au recueillement à la prière, à la méditation ? Autant de choses où notre âme doit se retremper de temps à autre si nous ne voulons pas qu'elle fasse de misérables chutes. Me voilà prêchant comme un jésuite, sans en avoir la mission. Je ne poursuivrai donc pas, *mes chers frères*.

Si j'ai fait sourire les sceptiques, les parfaits chrétiens m'auront compris : et, ne vous en déplaît, cela me suffit.

Revenons à nos moutons, c'est-à-dire à mes congénères.

Il y a de cela bien des années, vivait dans un pays enchanteur une admirable jeune fille de

“ Dix-huit ans à peine, ”

Le sourire aux dents,

Les cheveux d'ébène,

Les yeux ravissants.

Un chant de sirène,

La taille à nos doigts,

La main d'une reine

Et le pied chinois.

.

.

Voilà de Muguette

Voilà le portrait.

Elle abordait alors le cap de Bonne Espérance, et les admirateurs pleuvaient...

Soit méchanceté du sort, soit qu'elle se fut créé un idéal impossible à trouver parmi la gente mâle. — Excusez-moi messieurs, je me retracte, vous êtes des anges ; et si nous ne voyons pas vos ailes, c'est que nous sommes de vilaines aveugles — soit enfin tout autre raison inconnue ; les années passèrent, et Muguette resta dans le *statu quo*.

Vingt ans s'étaient écoulés et Muguette se retrouva un jour en présence d'un de ses anciens amis : « Monsieur, lui confia-t-elle, en minaudant, — Elle n'en avait pas perdu l'habitude, hélas ! — On me disait hier : « permettez-moi de souffler à vos mignonnes oreilles que, vous avez la grâce d'une sylphide... n'était-ce pas délicat ! » — Vanité des vanités, réflexion de la conteuse...

« A notre âge, répondit, avec malice, l'ex-soupirant, ces choses là ne sont plus de saison. » « Ah ! vous croyez ça ? à mon avis, monsieur, on a seulement l'âge que l'on paraît avoir. »... Et voilà comment la belle délaissée se consolait d'avoir doublé le cap des huit lustres.

MARIE LAURE.



LE SPHINX

Arrête ici tes pas, jeune homme audacieux.
Quel destin t'a jeté sur cette sombre route
Que nul n'a poursuivie ! (Épide, si le doute
Est dans ton cœur, va-t'en, je vais fermer les yeux.

“ Non. Quelle est ton énigme, ô Sphinx capricieux ?
Car pour te provoquer je sais ce qu'il en coûte.
Thèbes vers toi m'envoie. Allons, parle. J'écoute. ”
Et le monstre aussitôt répondit, furieux :

“ Quel est l'animal qui, le matin, à l'aurore,
Marche avec quatre pieds, à midi, seul encore,
Ne marche qu'avec deux, et le soir avec trois ? ”

Épide répondit : “ De l'homme c'est l'emblème,
Enfance, âge viril et vieillesse à la fois. ”
Le monstre se noya. C'était là son problème.

P. J. GIRARD.

Ernée (Mayenne) France.



HOMÈRE

Ce poète, le plus grand des poètes, est peut-être le moins connu.

Après tant de siècles, tous les détails de sa vie sont encore incertains. On ne sait quand il vécut : suivant Hérodote et son savant interprète Tacher, il florissait vers 884 ans avant Jésus-Christ ; suivant Velléius Paterculus, 968 ans, et selon les marbres d'Arundel, 907. Le lieu de sa naissance n'est pas

mieux connu, et sept villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour : Smyrne, Rhodes, Calophon, Salamine, Chio, Argos et Athènes. Tant d'incertitude et d'obscurité répandue sur la personne d'Homère ont fait révoquer en doute jusqu'à son existence, et cette opinion a été dernièrement émise par un Grec.



D'autres, sans contester l'existence d'un Homère, lui disputent le mérite d'avoir conçu ses ouvrages qui, selon ces critiques, seraient des chants nationaux de la Grèce réunis plus tard sous son nom.

L'opinion la plus commune est qu'Homère devenu aveugle errait dans ces sept villes, récitant ses ouvrages, et trouvant par ce moyen celui

de subsister.

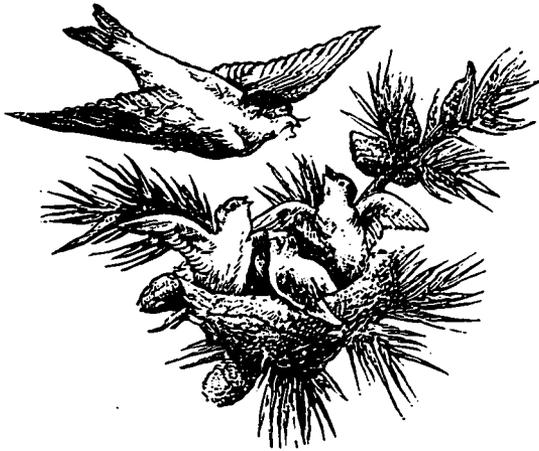
Il mourut à Chio, aujourd'hui Scio, l'une des Sporades, vers l'an 900, et, selon d'autres, vers l'an 600 avant Jésus-Christ.

Homère nous charme et nous touche par son abandon particulier, sa bonté et sa sensibilité.

Son *Odyssée* n'est pas si poétique et si émouvant que l'*Illiade*. Longin la compare au soleil couchant, qui, toujours grand, toujours suspendu, a perdu cependant de sa chaleur vivifiante. L'*Illiade* est l'œuvre d'un génie prodigieux ; son style est énergique et captivant, mais il y a plus : On admire surtout, dans cet ouvrage, l'art merveilleux d'Homère à créer des caractères toujours bien tranchés. Quelle haine, quelle vengeance dans le bouillant Achille ! Quelle tendresse paternelle et quelle délica-

tesse de sentiment dans Priam ! Quel héroïsme, quel amour de la patrie dans Hector ! Quelle intrépidité, quelle hardiesse des idées est répandue dans tout ce chef-d'œuvre du *Chantre de la Grèce*.

Homère sera jusqu'à la fin des temps un astre brillant qui guidera les admirateurs des muses dans les sentiers fleuris de la poésie.



S O I R

A l'horizon noyé par les flots de brume,
Le soleil attiédi s'écroute en nappes d'or,
Berçant à sa clarté la terre qui s'endort
Sous les blés onduleux qu'un vent d'été parfume ;

Marchant dans la splendeur où l'astre se consume,
Un vieillard que l'amour terrestre emplit encor
Contemple vaguement le somptueux décor
D'un œil plein de bonté, d'un cœur sans amertume.

Et dans ce doux regard, et dans le ciel pâli,
C'est le même déclin calme, le même oubli,
Le même adieu suprême à la route suivie...

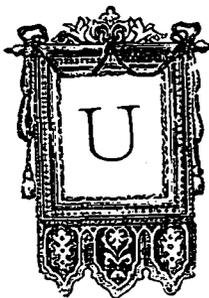
Devant ces deux Couchants, le rêveur arrêté,
Hésitant, cherche en vain la plus grande beauté
Entre le soir d'un Jour et le soir de la Vie.

MISS E. EHRTONE.

Paris (France).



PENSEES AUTOMNALES



Un vent glacial souffle avec violence sur la campagne, et emporte dans un tourbillon les feuilles jaunies qui jonchent la terre.

Les arbres, dépouillés de leurs plus beaux ornements, présentent un bien douloureux spectacle ; un ciel gris et monotone ajoute à la tristesse de la nature.

Plus de zéphyrs, plus de mélodies dans les bocages, plus de ces parfums qu'exhalent les roses, plus de ces bosquets au doux ombrage, plus de ces promenades en canot sur le lac, alors que le soleil jette ses derniers rayons et que la nuit, drapée de son sombre manteau, monte à l'horizon, partout la solitude, partout le calme, partout l'ennui et la souffrance. C'est l'automne !

L'influence de la nature sur le cœur de l'homme est grande et selon que celle-là semble partager la joie ou la douleur, celui-ci jouit ou souffre.

L'automne, plus peut-être que tout autre saison, a la puissance de produire chez l'âme humaine un sentiment indéfinissable de tristesse, une sorte d'abandon à la solitude.

Pourquoi ? Parcequ'il est l'expression véritable du caractère de la vie humaine, c'est-à-dire l'expression de l'ennui.

La nature, en ce temps de l'année, quittant à regrets ces magnifiques parures qu'elle étalait avec tant d'orgueil lors des beaux jours de l'été, semble pleurer en silence et attendre, triste et résignée, le linceul qui bientôt la couvrira.

N'avons-nous pas le même sort ? Est-ce que notre vie si courte, si bientôt passée, n'a pas la mort pour terme ? A chaque heure, à chaque minute, à chaque seconde, nous marchons vers le lieu où blanchiront nos ossements ! Nous avons beau regarder en arrière, nous avons beau vouloir nous arrêter aux fleurs odorantes qui bordent le chemin de la vie, une force invincible nous pousse en avant, c'est-à-dire vers la tombe.

Une année et la vie humaine ont plus d'une ressemblance ; le printemps, c'est l'enfance ; l'été, c'est l'âge mûr ; l'automne, c'est la vieillesse ; l'hiver c'est la mort !

A chaque automne l'année semble agoniser dans les bras du Temps ; ce sont les premières lueurs du soleil couchant. ce sont les paroles sublimes et inspirées du poëte mourant, ce sont ces pleurs déchirants, cette immense douleur, ces terribles souffrances qui précèdent la mort !

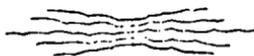
L'automne nous avertit de la rapidité de la vie ; les années, comme les hommes, naissent, passent et se remplacent ; ce qui est passé devient oubli, et ce qui est avenir devient mystère !

L'homme, malgré son attachement réel aux souvenirs, semble chercher à connaître ce qu'il sera demain, ce que le futur lui réserve de douloureux ou de joyeux.

L'automne nous dit que nous sommes ici-bas que pour un temps passager, et c'est à nous de profiter de cet avertissement.

Comme l'année qui disparaît peu après la chute des feuilles dans l'abîme du passé, nous serons un jour au seuil de l'éternité, et la mort nous en ouvrira les portes.

PIERRE BÉDARD.



A UN ENFANT

Après vos sœurs et votre mère,
Enfant au cœur tendre, soumis,
Que la nature vous soit chère :
Les champs sont nos meilleurs amis.
L'air des champs donne avec largesse
Comme un autre lait maternel ;
Il fait croître en âge, en sagesse,
L'enfant placé là par le ciel.

C'est la voix du monde champêtre,
L'aspect des prés verts, du lac bleu,
Qui vous feront le mieux connaître
Et chérir la bonté de Dieu.

Aimez donc les bois, la fontaine,
L'étang bordé de longs roseaux,
Les petites fleurs, le grand chêne
Tout peuplé de joyeux oiseaux.

L'air parle sous sa fraîche voûte ;
Le nid chanteur, dès son réveil,
Au pieux enfant qui l'écoute
Donne toujours un bon conseil.

Enfant, qui devez être un homme,
Les bois vous diront des secrets ;
Venez ! il faut que je vous nomme
Les grandes vertus des forêts.

Préservant la paisible enfance
De nos désirs et de nos maux,
L'ombre, la fraîcheur, le silence,
S'éternisent sous ces rameaux.

Le chêne, aux jours d'ardents brûlantes,
— Pour que tout vienne en sa saison, —
Garde à ses pieds les jeunes plantes
D'une précoce floraison.

Aimez cet arbre aux fortes branches ;
Voyez, sous son feuillage épais,
Comme l'œil bleu de ces pervenches
Dans l'ombre vous sourit en paix !

Jouez sous le chêne robuste,
Et vous grandirez comme lui ;
Et vous-même, d'un jeune arbuste
Quelque jour vous serez l'appui.

Ces chants que l'arbre fait entendre,
Cette ombre aux viriles douceurs,
Vous pourrez un jour les répandre
Sur votre mère et sur vos sœurs.

Imitez les grands bras du chêne
Luttant contre le vent du nord ;
Endurcissez-vous à la peine :
Par elle vous deviendrez fort.

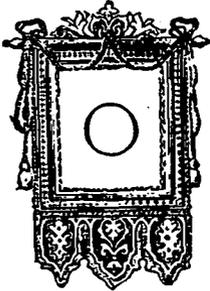
Loin de vous une enfance molle !
Du laboureur, du bûcheron,
Suivez, enfant, la rude école ;
L'homme fort peut seul être bon.

Pour faire ainsi vos jours utiles
Et doux à ceux que vous aimez,
Profitez des leçons fertiles
Dont les champs sont partout semés.
Partout la nature sereine
Offre l'aide avec le conseil :
Cueillez, enfant, la bonne graine
Dieu vous donnera le soleil.

VICTOR DE LAPRADE.

LE CIMETIERE

A mes morts.



Il y monte par un sentier rustique, entre les jardins, que les habitants ont défrichés sur la forêt et qui sont les plus beaux de notre vallée.

A l'époque du pieux pèlerinage que j'y fis et dont je veux vous retracer le souvenir, le printemps était dans toute sa splendeur. Oh ! ce mois de mai en Alsace ! Je n'oublierai jamais l'impression délicieuse et triste à la fois que j'éprouvai ce matin-là.

Par dessus les haies vertes et aussi loin que l'œil peut plonger, c'était un immense tapis blanc que déroulaient les pruniers, les cerisiers, les mérisiers, ces arbres de mon pays...

Pas un bruit ne s'entend à ces hauteurs : on dirait que le village est endormi, lui aussi, comme tous ceux qui reposent là haut sous le gazon.

La vallée de la Sarre se déroule toute entière devant moi : la rivière scintille au soleil comme un miroir merveilleux ; la grande route toute blanche de poussière s'allonge à perte de vue et là-bas, bien loin, les forêts, qui sont plus sombres dans ce ciel d'azur, sans un nuage...

Je considérai un instant, les deux coudes dans la haie, ce spectacle de silence et de paix, mais la pensée que j'allais visiter mes morts me rappela aussitôt à la réalité.

Alors gravissant ce sentier, je me disais qu'un jour aussi, je le monterais, comme ils l'ont monté, pour la dernière fois, entre quatre planches de sapin, avec tous les bûcherons de la vallée pour cortège. Et je demandais à Dieu qu'il me fasse au moins mourir par un beau jour de printemps comme celui-ci, pour que les fleurs des mérisiers m'accompagnent de leurs parfums dans mon dernier voyage.

J'arrivais au plateau que le cimetière occupe entre ses quatre murs bas, en roches de nos montagnes, à l'ombre de la chapelle, gardienne de nos morts. Comme le village est pauvre, rien que de modestes croix de bois, sans noms qui les distinguent et que la pluie a bientôt fini de ronger, elles aussi. Là-bas, deux ou trois tombes, plus prétentieuses par le marbre qui les recouvre et les inscriptions qui les ornent : celle du milieu est la nôtre.

Que votre sommeil doit être tranquille, ô mes morts, dans le silence de ces hauteurs et que vous devez être heureux, en face de cette belle vallée de la Sarre et de ces montagnes des Vosges, toutes bleues à l'horizon... Comme vous l'avez aimé, ce modeste coin du monde, où s'est écoulée, paisible comme lui, votre rude et laborieuse existence.

Et ce sommeil tranquille, que je vais presque jusqu'à vous envier, est bien la légitime compensation de ce qu'il vous doit...

Alors je me rappelle tout-à-coup que la terre où ils dorment n'est plus française et que là-bas, sur la route inondée de soleil, on voit reluire les casques de ceux qui y règnent aujourd'hui en maîtres.

Et je me souviens aussi qu'une place vide dans le tombeau des ancêtres attend mon pauvre père, qui avait fait le serment de ne plus retourner là-bas, aussi longtemps que les barbares y règneraient et qui l'a tenu jusque dans la mort, puisqu'il attend sur la terre étrangère le jour bienheureux de la délivrance...

Je redescendis le sentier, entre les haies vertes et les arbres tout en fleurs, dont le parfum montait jusqu'à moi, et à travers les larmes qui m'obscurcissaient les yeux, je crus voir je ne sais quelle mystérieuse évocation de la Patrie qui me disait :

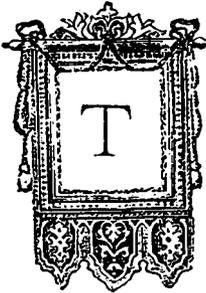
— Ne désespère jamais : la justice et le droit reprennent tôt ou tard leur empire...

J. B. CHÂTRIAN.

VIE DE JESUS-CHRIST

PAR LE R. P. DIDON

(suite)



TOUTE la force des disciples est dans la vertu de Dieu. Toute leur science se résume en un être : Jésus-Christ. Toute leur sagesse est en lui. Tout leur trésor est lui. Toute leur destinée se borne à lui ; et comme de telles choses n'existent que par la foi, la foi est tout pour eux : elle est sans mesure. Leur vie n'est plus à eux ; elle est au Christ. Ils se sentent ses propres membres, et ils ont conscience que nulle énergie, sur la terre ni dans le ciel, ne les séparera de son amour. Jamais on ne rencontrera un phénomène psychologique pareil. Quelque influence que peuvent exercer les hommes supérieurs sur ceux qui les approchent, ils ne parviennent pas à se les assimiler aussi pleinement, ils ne les façonnent que par le dehors, incapables d'infuser leur propre esprit, comme force nouvelle, vivante et personnelle. C'est dans ce cénacle que toute la vie de Jésus a été vécue à nouveau. Comme ceux qu'un grand amour absorbe, les disciples mettaient en commun leurs souvenirs, se racontaient les actes du Maître, se redisaient ses renseignements et les communiquaient à leurs néophytes.

Les moindres détails des derniers jours si émouvants de sa carrière, l'arrestation, le jugement, le calvaire, toutes ces scènes douloureuses, poignantes, apparaissaient de nouveau. Jamais Jésus n'avait été plus vivant dans leur conscience. C'est le propre de la séparation et de la mort de concentrer sur les absents et les disparus, la puissance du souvenir. Ils renaissent en nous, et en regardant au fond de l'âme, on les retrouve, on les voit, on les entend. Jésus était vraiment au milieu d'eux. Ils vivaient avec lui dans la prière, dans la pratique des vertus qu'il leur avait enseignées par sa parole et son exemple. C'est là qu'il faut chercher l'origine première de l'Évangile oral qui constitue la première prédication des apôtres et la source des Évangiles écrits.

Les apôtres ont vite éprouvé le besoin de fixer l'enseignement du Maître et l'histoire de sa vie. Les premiers fidèles devaient souhaiter ardemment de conserver dans leur souvenir la bonne nouvelle que les envoyés de Jésus leur prêchaient ; et les envoyés, en quittant les nouveaux convertis, les jeunes communautés organisées par eux, aimaient à leur laisser un témoignage plus durable que leur parole. L'Évangile écrit répondait à ces besoins, à ces nécessités.

III

On ne peut préciser la durée exacte du temps écoulé entre le début de la prédication apostolique et l'apparition du premier mémoire écrit. Ce temps dût être fort court. La tradition universelle de l'Église place la composition du premier Évangile entre l'an 33 et l'an 40 de l'ère chrétienne. Cet Évangile a pour auteur l'un des apôtres, Matthieu le publicain. Il fut écrit en lettres hébraïques pour les Juifs de Palestine et de Jérusalem, dans la langue qu'ils parlaient alors, le dialecte araméen, — un mélange de chaldéen et de syriaque, — qui fut la langue de Jésus.

L'idée fondamentale sur laquelle se concentrait toute la foi des apôtres, c'est que Jésus était avant tout le Messie d'Israël annoncé par les prophètes. Ils s'efforçaient de le persuader à tous les Juifs ; leur prédication n'est que le témoignage public de cette vérité, comme le démontrent les fragments de discours que les actes nous ont conservés. Ce que disait Pierre, tous ses compagnons, animés de la même foi, le disaient ; et dès que Jésus les eut quittés, fidèles à ses ordres, ils remplirent Jérusalem et toutes les synagogues de la Palestine, du témoignage de leur foi en sa messianité.

Cette idée inspira le premier Évangile : elle en est l'âme : elle en ramène à l'unité toutes les parties.

Il est facile de s'en convaincre en examinant les passages prophétiques que l'auteur rappelle et dont son propre récit n'est que le commentaire et la justification historique. Ce livre devait naturellement, forcément, avoir pour titre la généalogie de Jésus, établissant sa descendance davidique, car le plus populaire des titres messianiques, aux yeux de tout Juif, était le titre de Fils de David.

Le grand discours sur la montagne convient au législateur des temps nouveaux ; les nombreuses paraboles du Royaume révèlent à celui qui venait évangéliser les pauvres ; les anathèmes contre les Pharisiens et les prophéties sur l'avenir de Jérusalem et du monde accusent le juge

qui a le van dans la main et qui est le maître des hommes et des siècles.

Ce caractère tranché du livre explique, indépendamment de son origine apostolique et de sa priorité sur les autres Evangiles, l'autorité dont il jouit et l'action extraordinaire qu'il exerça dans l'évangélisation des Juifs. Jésus est-il, oui ou non, le Messie des prophètes ? C'était le grand débat entre les croyants et les Juifs. L'Evangile de saint Matthieu y répondait avec une évidence triomphante.

Tous les titres messianiques signalés par les prophètes se vérifient en Jésus. L'Evangéliste le prouve par la vie même du Maître. Son livre est tout à la fois un tableau vivant de Jésus et une démonstration, une apologie populaire de sa messianité.

L'idiome original dans lequel il fut composé n'était guère compris en dehors de la Palestine ; et cependant la messianité de Jésus intéressait non seulement les Juifs de Jérusalem, de Judée, de l'Idumée et de la Galilée, mais tous ceux de la dispersion. Ces derniers parlant le grec, il fallut leur interpréter l'Evangile syro-chaldaïque. Un grand nombre, d'après les fragments de Papias, s'y appliquèrent. Une traduction grecque dont l'auteur est inconnu suivit de très près l'original araméen. Elle s'imposa soit par l'autorité du traducteur soit par le consentement de l'Eglise ; elle éclipsa bientôt le texte primitif. Celui-ci disparut après la destruction de Jérusalem avec le groupe des chrétiens judéens qui en faisaient usage ; s'il en resta entre les mains des Ebionites et des Nazaréens une version, elle s'altéra comme toutes celles que les sectes modifiaient, interpolaient, mutilaient, altéraient au gré de leurs doctrines.

Quelques années après, lorsque les apôtres, ayant accompli leur tâche en Judée et rendu témoignage à leur Maître dans la métropole, se dispersèrent pour porter au loin la bonne nouvelle, un des disciples de Pierre, son interprète, comme s'appelle Papias, ou son secrétaire, suivant le mot de saint Jérôme, accompagne le chef des apôtres dans ses missions. Il se nommait Marc et paraît être le Jean Marc des Actes.

Il se mit à la suite de Pierre, vers l'an 42, lorsque celui-ci, persécuté par Hérode Agrippa, dut s'éloigner de Jérusalem. C'est à Rome même qu'il vint annoncer l'Evangile. Sa prédication y obtint un succès extraordinaire. Les frères voulurent avoir un souvenir écrit de la parole de l'apôtre ; sur leur demande, Marc écrivit son Evangile. L'apôtre approuva l'œuvre, qui, revêtu de son autorité, fut lu désormais par toute l'Eglise, ainsi que l'atteste saint Clément, au sixième livre de ses Hypostases.

L'antiquité est unanime à affirmer ces faits.

En comparant ce second Evangile au premier, dans une vue d'ensemble, on voit qu'il s'en distingue d'abord par sa brièveté. Tout l'élément judaïque de saint Matthieu, tout ce qui, dans l'histoire de Jésus, avait été relevé à l'adresse des Juifs comme preuve qu'il était le Messie d'Israël, est écarté : la généalogie davidique, les faits de l'enfance, le discours sur la montagne dans lequel la loi nouvelle du Messie s'oppose aux imperfections de la loi ancienne et aux traditions, aux doctrines erronées de Rabbins, les nombreuses paraboles du Royaume de Dieu. On voit qu'il s'adresse à des lecteurs qui ignorent les usages des Juifs.

C'est la vie publique de Jésus-Christ, Fils de Dieu, qu'il raconte. Ces retranchements considérables ont fait nommer cet Evangile, un abrégé, et saint Marc, l'abréviateur.

Il ne faudrait pas forcer l'expression jusqu'à méconnaître l'originalité réelle du second Evangile. Evidemment, il a été composé d'après le premier ; sauf les retranchements que nous venons de signaler, la ressemblance pour le choix et l'ordre des faits est incontestable. Saint Marc a dû avoir sous les yeux l'Evangile araméen de saint Matthieu, et il s'en est servi pour rédiger le sien, en langue grecque, mais dans le récit des faits, son originalité se montre. Une comparaison attentive dénote qu'il est renseigné par ailleurs, et qu'il a entendu son maître l'apôtre Pierre. C'est à cette source surtout qu'il a dû puiser les détails nouveaux qu'il relève, la connaissance plus complète des noms, des lieux, en un mot, tout ce qui caractérise son œuvre.

L'Evangile de saint Marc n'a pas, comme celui de saint Matthieu, une tendance apologétique. Il n'a point été conçu ni rédigé pour démontrer la messianité de Jésus. Il n'est que le récit populaire de sa vie publique en Galilée, du dénouement tragique de cette vie et de sa résurrection triomphante.

Il est cependant la bonne nouvelle du Fils de Dieu et il prouve implicitement la divinité de Jésus. Il contient aussi, dans sa forme historique, la prédication apostolique, telle que Pierre et tous ses collègues la pratiquaient, lorsqu'ils venaient annoncer aux populations païennes de l'Empire le nom du Sauveur, le seul qui, sous le ciel, eut été donné aux hommes. Les faits tiennent plus de place que les discours. La puissance de Jésus, auquel tout obéit, est plus en relief que ses enseignements. Cependant ses souffrances, sa condamnation par les Juifs, l'ignominie de sa passion et de sa croix n'y sont point voilées. Les apôtres ne rougissent pas de leur Maître ; ils savent que son sang versé au Calvaire est le moyen voulu pour régénérer l'homme et glorifier Dieu dans le Christ.

On se ferait une idée fausse et incomplète de l'activité ardente des chrétiens dans les premières années de l'Eglise, si on oubliait le zèle avec lequel ils cherchèrent à connaître la vie de celui à qui ils avaient donné leur foi et qu'ils adoraient comme le Messie, le Sauveur, le Fils de Dieu.

Enflammés par la prédication des apôtres, ils s'inspiraient des moindres paroles et des actes de Jésus. Beaucoup, parmi les disciples et les néophytes, s'efforçaient de fixer par écrit ce qu'ils avaient entendu de la bouche même des témoins. L'Evangile araméen de saint Matthieu semble avoir été plus particulièrement le centre de ce mouvement. On l'interprétait, on le traduisait, on essayait d'y apporter de nouveaux détails et de lier les faits dans un ordre plus conforme à la réalité de l'histoire. Les fruits de cette activité littéraire ne sont pas parvenus jusqu'à nous ; tous ces livres auxquels fait illusion un des Evangiles ont disparu comme tant d'œuvres imparfaites qui ne s'imposent pas à l'attention et qui sans doute n'ont pas la force de survivre au milieu dans lequel elles sont nées.

(à suivre)



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Bourreaux et Martyrs, conférence donnée à l'Institut Canadien d'Ottawa, le 12 février 1891, par J. J. F. En vente chez F. A. Baillargé, ptre, Collège de Joliette, fascicule in-80, pr. 10 centins.

L'auteur, dans ce remarquable travail, passe en revue les principaux personnages de la sanglante Révolution de 93 et montre avec beaucoup de force et d'éloquence combien fut honteuse et épouvantable la mort de ces hommes-tigres dont le souvenir n'est passé à la postérité que pour être l'effroi des générations futures. Mais si le savant conférencier s'indigne contre les cruautés inouïes des promoteurs de la Révolution, il ne tarit point d'éloges en face de mille et mille dévouements que suscita dans toute la France cet affreux cataclysme.

Écrit dans un style vigoureux et élevé, ce travail sera, nous en sommes convaincu, apprécié à sa juste valeur par notre public.

Les Héroïnes de la Nouvelle-France, par J. M. Lemoine, et traduit par Raoul Renault. Lowell, Mass, 83, rue Middle, fascicule in-80, pr. 15 centins.

L'auteur a dans le monde littéraire une réputation des plus enviables. Ses productions forment un recueil des plus complets d'études historiques sur le Canada. Nous savons gré à M. Raoul Renault d'avoir entrepris la traduction de cet important travail que tous nos lecteurs devraient se procurer, vu le prix minime du livre.



N O T E S

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que nous avons pris des arrangements avec les propriétaires du *Monde Illustré*, de Montréal, pour la reproduction de leurs plus belles gravures.

Nous prions les personnes qui reçoivent le RECUEIL LITTÉRAIRE de nous aviser DIRECTEMENT de leurs changements d'adresse.

ERRATUM. — No du 10 Avril. — Il s'est glissé une faute typographique dans la dernière *pensée* de l'article : " Pensées pour Album ", de M. Rodolphe Brunet.

Ainsi le manuscrit disait : " Les lignes que le cœur dicte ", au lieu de " Les lignes que le cœur dictent ".

AVIS IMPORTANT !

Nous nous préparons à déménager et, afin de disposer de la quantité extra de
Marchandises que nous avons,

D'ICI AU PREMIER MAI,

nous offrons une valeur spéciale dans tout le Magasin.

Nous accordons un escompte de 10 pour cent sur tous nos Manteaux, Gilets,
Dolmans et Jerseys.

Henry & N. E. HAMILTON

1883, 1885, 1888 et 1890 RUE NOTRE-DAME

Perrault & Mesnard

Architectes

11 & 17 COTE DE LA PLAGE D'ARMES

Boîte 1414 Bureau de Poste.

Élévateurs.

Téléphone 696.

ROY & GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

180 RUE ST-JACQUES, Edifice de la Banque d'Epargne

Élévateur 4e plancher.

Chambres 3 et 4.

MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Unique dans son genre et pouvant rivaliser avec les meilleures revues de modes de Paris

Abonnement, \$3.00 par an

S'adresser : J. LESSARD & CIE

Boite 1110, Montreal.

LIBRAIRIE STE-HENRIETTE — G. A. & W. DUMONT

Littérature. — Piété. — Classiques. — Papeterie.

1826 Rue Ste-Catherine, Montreal.

Monongahela de Beaujeu

196 Rue Saint-Denis

Achète et échange vieux timbres, bouquins, documents historiques, etc

LE MONDE ILLUSTRE

Littérature. Sciences. Beaux-Arts. etc. • Paraissant le Samedi

Propriétaires : BERTHIAUME & SABOURIN

40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTREAL

Le Stenographe Canadien

Abonnement : Un an, \$1.00 ; Six mois, 50 cts

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA

DECISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNAUX

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de **PAYER tous les arrérages** qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payée. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut-être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *primâ facie* d'intention de fraude.

A. BELANGER

OUVRAGES DE FANTAISIE

MEUBLES DE PREMIERE CLASSE

SPÉCIALITÉ D'AMEUBLEMENTS DE SALON

1672 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

G. MANN, ARCHITECTE

Chambres 213 et 214

BATISSE DE LA NEW-YORK LIFE

MONTREAL.

Telephone Bell 1820.

La BANQUE JACQUES CARTIER

BUREAU PRINCIPAL, MONTREAL

Capital payé, — \$500,000. Réserve, — \$140,000.

Directeurs : Alph. Desjardins, M. P., Président. A. S. Hamelin, Vice-Président.

John L. Cassidy. Lucien Huot. A. L. de Martigny.

Bureau Principal : A. de Martigny, Directeur Gérant. D. W. Brunet, Assistant

Général. R. St. Germain, Inspecteur.

SUCCESSALE STE-CUNEGONDE, Coin des Rues Vinet et Richelieu, (Bâtisse de l'Hôtel-de-Ville). G. N. DUCHARME, Gérant.

Heures de Bureau : De 10 heures a. m. à 3 heures p. m. et 7 heures p. m. à 8 heures p. m. tous les jours. — On reçoit des dépôts de 25 centins en montant.

LES SOIREES LITTERAIRES, Pub. Heb. Illustrée

PRIMES NOMBREUSES ET GRATUITES

Abonnement d'un an du 1er de chaque mois : France, 7 frs ; Union Postale, 8 frs 50 ;
Autres Pays, 10 frs.

Adresser chèque, timbres ou mandat postal au DIRECTEUR, 5 CITE BERGÈRE, PARIS

L. E. N. PRATTE

IMPORTATEUR DE

Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure

1676 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

Magasin de Cigares d'UNION

Georges Stremenski

Marchand de Tabac et de Cigares en Gros et en Détail

☞ Tabac canadien une spécialité ☞

1735 RUE STE-CATHERINE

MAISON T. A. GROTHE

95½ RUE SAINT-LAURENT

Cette maison de BIJOUTERIES, ORFEVRES, etc., la rivale des plus grandes maisons du pays, offre en ce moment les articles suivants : Montres, Horloges françaises, Anneaux de toutes sortes, Épingles et Pendants d'oreilles, Chaines, Médailles, Coutelleries, Articles de toilettes, et Chapelets en pierres précieuses.

N. B. — Une visite est sollicitée à l'occasion des avantages offerts en ce moment.

LOUIS BELANGER

AVOCAT

57, Rue St-Gabriel, 57

MONTREAL.

O. M. LAVOIE, 1631 rue Notre-Dame

Peintre Décorateur de Maisons et d'Enseignes

IMITATEUR, BLANCHISSEUR, DOREUR, TAPISSIER, VITRIER, ETC.

TELEPHONE BELL 1238